

Fluctuations et tendances longues des valeurs et des idéologies

Henri Mendras

Directeur de recherche au CNRS, Conseiller scientifique à l'OFCE

Près de vingt ans après 1968 peut-on évaluer les changements intervenus dans les valeurs, les convictions et les idéologies en Occident ? Dans certains domaines les opinions ont plus changé que les comportements, dans d'autres les comportements évoluent et les idées restent étrangement stables. Une comparaison entre les Etats-Unis, l'Europe et la France met en relief des tendances communes et des différences majeures. Le progrès de l'individualisme et l'assouplissement des rapports sociaux entraînent une transformation de l'autorité. Partout la valorisation de la famille et du foyer s'accroît.

Le grand remue-ménage social et idéologique de 1968 a induit beaucoup d'observateurs à penser que nous entrions dans un monde nouveau, qu'une Révolution profonde s'accomplissait dans le domaine des mœurs, des conceptions morales, des convictions politiques et religieuses, dans l'idée même que les occidentaux se font d'eux-mêmes et du monde. Si vingt ans après, on esquisse le bilan, il est moins clair. Certes le jugement dépend avant tout de la façon de regarder les choses et de l'importance relative que l'on donne aux différents éléments du bilan. Mais il semblerait que la colonne de ce qui a beaucoup changé est moins fournie que celle de ce qui n'a pas tellement changé.

Tous les sondeurs d'opinions savent qu'ils recueillent les opinions d'individus à un moment donné sur un sujet donné dans un environnement particulier. Par conséquent les fluctuations de l'opinion publique sont l'objet même de leur métier. Rien n'est plus volatile que l'opinion du public sur certains sujets, en particulier politiques. Que tel homme politique soit aujourd'hui au zénith après être tombé au plus bas n'a rien que de normal. Mais derrière ces opinions circonstanciées et variables, les psychologues identifient des attitudes plus stables, des prédispositions, des « habitudes du cœur » selon le beau titre du livre de Robert Bellah. Ces habitudes du cœur ont-elles changé de façon décisive au cours des vingt dernières années ? Quelles sont celles qui ont changé ? Quelles sont celles qui sont demeurées intangibles ? Les enquêtes renouvelées périodiquement avec les mêmes questions et les comparaisons internationales permettent d'esquisser quelques tendances d'évolution et d'identifier des domaines de stabilité !

Aux Etats-Unis la volte face idéologique ...

La volte face de la fin des années soixante aux Etats-Unis a été clairement formulée et analysée à chaud, au moment même où elle s'accomplissait, dans des livres qui ont fait mouche : « *Small is beautiful* », « *The Greening of America* », etc. Traçons rapidement la figure de cet Américain nouveau qui, à peu de choses près, a les mêmes traits chez les différents auteurs. Selon Reich la « nouvelle génération », la « *me generation* », a introduit une troisième conscience dans l'univers moral des Etats-Unis. La première, la plus traditionnelle remonte au XVIII^e siècle. Le puritanisme et l'individualisme que « *farmers et businessmen* » ont hérité des pionniers commandent de travailler dur, et de ne compter que sur soi. Pour conquérir la nature et pour réussir, il faut tout se refuser et ne jamais s'accorder de repos. La seconde a été introduite par la révolution industrielle du XX^e siècle, qui a imposé le conformisme de la société programmée et de la consommation de masse, le « *keep up with the joneses* » de Babbitt. La nouvelle génération, elle, refuse toutes ces valeurs ; le travail, l'argent, la sécurité, le respect, le pouvoir, ne sont pour elle que des faux semblants, dont il ne faut pas être dupe ; le moi « *me* » est la seule réalité, il faut se sentir bien dans sa peau. C'est l'essentiel. Sinon on se fait « récupérer », on « se fait avoir » par la société.

Ronald Inglehart s'est fait le théoricien de la « Révolution silencieuse » qui selon lui introduisait un univers moral nouveau, le post-matérialisme. Ses idées ont un grand retentissement des deux côtés de l'Atlantique, chacun voulant mesurer dans son pays la pénétration des valeurs post-matérialistes. L'abondance matérielle et l'absence de conflit mondial fait que les gens se sentent en sécurité et assurés du pain du lendemain. L'invocation millénaire du « *Pater noster* », « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », ne parle plus guère aux peuples bien nourris d'Occident. Cette sécurité matérielle était celle de la bourgeoisie rentière bien nourrie du siècle dernier qui ne craignait rien du lendemain, sauf la révolution ! assurée qu'elle était de son patrimoine, de ses rentes et de sa position dans la société. Aujourd'hui la grande majorité de la population se trouve dans la même condition et par conséquent peut donner une priorité majeure à la satisfaction des besoins esthétiques, intellectuels et d'identité.

Selon Inglehart il devrait normalement s'en suivre une « dépolitisation » de la société, ce qui n'est pas évident. En effet, si les post-matérialistes (les jeunes, les riches, les cultivés) entreprennent de changer la société, ils se heurteront inévitablement à la résistance des masses qui n'ont pas encore atteint ce niveau d'exigences et continuent de vivre dans un univers « matérialiste ». Le conflit politique ne se centrera plus sur la classe ouvrière, qui diminue en nombre et perd ses caractéristiques historiques puisqu'elle a acquis des intérêts dans l'ordre établi et une mentalité « bourgeoise ». La qualité de la vie, le projet de société deviennent un enjeu politique majeur, car la société demeure organisée pour produire des objets et doit se transformer en profondeur pour satisfaire les besoins post-matérialistes. Le « post-

matérialisme » n'a pas pour conséquence inéluctable la dépolitisation dans un consensus confortable.

Pour Daniel Yankelovich les secousses des années soixante ne s'étaient pas traduites immédiatement dans la mentalité, plus exactement dans la philosophie morale, des Américains. En revanche au cours des années soixante-dix il a observé, dans les résultats des enquêtes de l'institut qu'il dirige, la naissance de ce qu'il appelle une nouvelle composante de la culture américaine : « *The search for self fulfillment* ». La quête de l'épanouissement personnel peut se résumer par le précepte majeur : « J'ai un devoir à l'égard de moi-même ». Ce qui n'est pas simplement une traduction savante de la morale de la « *me generation* ». Il faut bien comprendre que ce devoir est aussi rigoureux et discipliné que le précédent : c'est par l'effort et la discipline qu'on s'épanouit. Les désirs ne sont pas nouveaux, ce qui est neuf c'est qu'ils soient acceptés comme moralement sains. Le puritanisme moralisateur n'est pas rejeté mais au contraire utilisé pour justifier ces désirs qu'il contrecarrait dans l'ancienne morale américaine. Ce n'est pas un changement en profondeur du caractère national américain, mais un changement dans les symboles et les convictions à travers lesquels il s'exprime.

Les Américains sont à la recherche d'une nouvelle philosophie de vie : une sorte d'hédonisme puritain complété par une « éthique de l'engagement » à l'égard d'autrui, des bonnes causes. Cette force sociale majeure, une fois mise en mouvement, aura des effets irréversibles sur la société. Par exemple la volonté marquée des femmes d'avoir un emploi est un effet de cette force qui va décider de l'avenir de la société américaine beaucoup plus que les forces économiques et politiques. Aujourd'hui le culturel oriente l'économique et le social, comme j'ai tenté de le montrer dans une précédente livraison de cette revue.

...n'exclut pas la continuité des convictions majoritaires

A l'opposé de ce point de vue, beaucoup d'auteurs considèrent que la fin des années soixante a été une époque de crise qui est maintenant terminée. La génération soixante-huitarde était celle des enfants du « *baby-boom* » qui, en arrivant à l'âge adulte, ont voulu troubler l'ordre établi pour s'y faire leur place en jouant des coudes. Ils ont dérangé quelques habitudes, mais une fois leur trou fait, ils ont chaussé les pantoufles de leurs devanciers.

La politique

La meilleure preuve en est que dans le domaine politique l'émeute des jeunes a un instant désorganisé l'ordonnance des rites, mais sans lendemain. Le choc de la guerre du Viêt-nam a entraîné quelques

incertitudes dans la démocratie américaine comme en France. Mai 68 a conduit de Gaulle, par la suite, à prendre sa retraite, comme les Rouges allemands et italiens ont fait trembler l'Etat pendant quelques années. Mais malgré la violence de ces secousses, le fonctionnement des institutions n'a jamais été mis en question nulle part. Certains peuvent par conséquent juger avec de bons arguments que les principes mêmes de la démocratie parlementaire s'en sont trouvés renforcés dans chacun des pays. Seule la Grande Bretagne est restée impavide et immuable, alors que sa jeunesse avait été à l'avant-garde des nouveautés vestimentaires et musicales dès le début des années soixante. En Allemagne les Verts qui ont pris la succession des Rouges, sont devenus une force politique dans le jeu électoral et parlementaire.

En France l'apaisement des grands mouvements sociaux des années soixante-dix est un phénomène remarquable et largement inattendu. Que reste-il du grand rassemblement du Larzac pour défendre une vingtaine d'éleveurs de moutons contre les empiètements d'un camp militaire ? François Mitterrand venait y recevoir une sorte d'adoubement révolutionnaire par une jeunesse gauchiste et écologiste, régionaliste et pacifiste. Il est aujourd'hui le président de la cohabitation avec la droite. Les différents mouvements ont été tous très rapidement « récupérés » dans le fonctionnement normal des institutions. Les écologistes, dont on a pu croire qu'ils allaient constituer une force nouvelle, comme en Allemagne, se sont divisés entre la gauche et la droite et s'y sont dilués. Leur voix se fait encore entendre lors d'une pollution scandaleuse, mais faiblement. Le ministère de l'Environnement a pris en charge bureaucratiquement ce qui faisait l'objet de leur prophétisme. Le féminisme, après des luttes historiques et quelques conquêtes, a perdu son mordant et un ministère des Droits de la femme n'a guère servi sa cause ni son image. Les régionalismes se sont affadés de manière plus étonnante encore. Du côté culturel, ils se sont investis dans des activités folkloriques linguistiques et festives. Du côté politique et civique, la décentralisation a ouvert les avenues du pouvoir régional et départemental à leurs dirigeants.

Tous ces mouvements auront eu pour principal effet d'ouvrir un espace politique et culturel neuf où leurs dirigeants ont fait leur apprentissage de notable. Et cette nouvelle génération de notables a normalement pris sa place dans les institutions existantes, contre lesquelles elle s'était battue. Etant pour la plupart d'obédience socialiste, l'alternance leur a permis d'entrer d'abord dans les conseils municipaux en 1977 et dans les conseils généraux, puis au Parlement en 1981, et enfin dans les conseils régionaux en 1986. Ceux qui n'ont pas pris la voie politique sont entrés dans les institutions professionnelles et culturelles. Par exemple parmi les « militants moraux » qu'Emmanuèle Reynaud avait étudiés en 1975, ceux qui cherchaient un renouvellement de la médecine et des institutions de santé ont pris des responsabilités à des postes où ils ont le sentiment de poursuivre efficacement le combat de leur jeunesse.

Comment expliquer cet affaïssement soudain ? Pourquoi une génération aussi imaginative, entreprenante, généreuse et combative n'a pas eu d'épigones ? Le mouvement qui avait été porté par la croissance

économique, s'est-il brisé sur la crise ? Les jeunes des générations suivantes ont-ils été rappelés aux dures réalités de la vie par la menace du chômage ? Ou bien ces mouvements n'ont-ils été que l'écume de la vague des Trente Glorieuses, si bien que la masse de la population n'a pas eu le temps d'être entraînée dans leur sillage ?

Le bonheur quotidien

Revenons aux Etats-Unis où deux sociologues américains, Richard Hamilton et James Wright, contestent toute l'analyse sociologique de la nouvelle génération et du post-matérialisme. Pour eux ce n'est que « *barfly sociology* », de la sociologie de « pilier de bistrot » du café du commerce dirions-nous.

S'appuyant sur d'innombrables sondages, dont ils sont experts, ils montrent que rien n'a changé, ou si peu dans les mentalités et les mœurs de la masse des Américains. La famille demeure le sujet de préoccupation de beaucoup le plus important. Les neuf dixièmes des Américains se jugent heureux ou très heureux en famille, et en cela ils ressemblent aux Français et à tous les Européens. Ils se disent contents de leur conjoint, de leurs enfants et de leurs amis. Et les enfants disent qu'ils s'entendent bien avec leurs parents. Le conflit des générations qui préoccupait tant les parents du début des années soixante est bien oublié. Quatre jeunes sur cinq disent qu'ils peuvent discuter avec leurs parents de n'importe quel problème qui les préoccupe.

1. Les jeunes et leurs parents

Pensez-vous discuter avec vos parents de n'importe quel problème qui vous préoccupe ?

	Oui avec les deux	Avec ma mère seulement	Avec mon père seulement	Non	Ne sait pas	Total
Garçons	57	16	5	20	2	100
Filles	39	36	5	18	2	100
Ensemble	48	26	5	19	2	100

Source : sondage Louis Harris 1983 auprès de jeunes de 15 à 20 ans.

Américains et Européens sont contents de leurs maisons, de leur ville et de leur quartier, sauf dans les grandes métropoles. Ce sont des peuples heureux que révèlent les sondages, malgré la crise et les discours catastrophistes des cassandre, sociologues et politiques. Avec toutefois une notable exception : les femmes divorcées ou séparées vivant seules se disent nettement moins heureuses que les autres, quelle que soit leur classe sociale.

2. Taux de satisfaction des femmes aux Etats-Unis selon la classe d'appartenance

	Classe moyenne		Classe ouvrière	
	Mariée %	Divorcée ou séparée %	Mariée %	Divorcée ou séparée %
Satisfaite de la vie	75	31	64	42
Très heureuse	46	18	32	8
A réalisé ses ambitions . .	70	37	60	36

Source : SRC. Quality of American Life Study 1971, cité par Hamilton et Wright.

Chez les femmes un facteur fait fortement varier le niveau de satisfaction, l'apparence physique.

3. Taux de satisfaction des femmes aux Etats-Unis par rapport à la moyenne

	Mieux que la moyenne %	Moyenne %	Moins que la moyenne %
Satisfaites de leur vie	46	29	23
On arrivera à s'en sortir	46	36	20
Ne craint pas une dépression nerveuse	90	71	63

Source : SRC. Quality of American Life Study 1971, cité par Hamilton et Wright.

Cette étonnante expression de satisfaction est moins unanime en Europe, mais elle est cependant très majoritaire. Surtout dans l'Europe protestante du Nord, par contraste avec les méridionaux catholiques qui sont plus inquiets et insatisfaits. De même les gens qui professent des valeurs traditionnelles et se situent à droite en politique sont plus satisfaits de leur vie que ceux qui se disent à gauche, progressistes, et qui rejettent les valeurs religieuses.

Les Américains sont d'une stabilité remarquable dans leur satisfaction : dans sept sondages annuels de 1973 à 1980, le pourcentage de ceux qui jugent leur mariage « très heureux » n'a guère varié autour de 67 % (écart maximum de 65 à 69 %). De même 42 % se déclarent tout à fait satisfaits de leur vie familiale et 34 % très satisfaits (*a great deal*), soit 76 % de satisfaits avec des écarts très faibles.

Bien sûr les esprits chagrins contestent toute signification à ces données affirmant que dans notre société personne ne peut reconnaître qu'il est malheureux chez lui.

Cette stabilité dans les opinions concernant la famille est très surprenante, parce que dans la même décennie, les comportements familiaux se sont modifiés fortement. Le nombre des divorcés non remariés

4. Opinions sur le bonheur familial aux Etats-Unis

	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1980	Total
Etes-vous heureux en ménage ?								
Très heureux	68	69	67	67	65	65	68	67
Etes-vous satisfait de votre vie de famille ?								
Tout à fait	43	43	44	39	42	39	44	42
Très	31	34	33	38	33	36	34	34
Total	74	77	77	77	75	75	78	76

Source : NORC General Social Surveys cité par Hamilton et Wright.

à presque doublé de 1970 à 1980 : 3,2 % à 5,8 %. L'âge moyen du mariage s'est nettement élevé. Il ne faudrait pas tirer hâtivement de ces chiffres la conclusion que le changement des mœurs n'affecte pas les opinions. En fait la grande majorité des gens continuent à se marier, même s'ils se marient moins jeune. La grande majorité des gens divorcent pour se remarier, ou vivre en couple s'ils ne se remarient pas légalement. Les changements de comportement sont encore trop marginaux pour qu'on puisse dire qu'il s'agit d'une mode qui va passer ou l'avant garde d'une révolution dans les mœurs.

D'autres observateurs, ceux d'Oxford Analytica, arrivent à la même conclusion : « Malgré la multiplication des divorces et des familles mono-parentales, l'Amérique doit être vue comme une société de plus en plus domestique. L'essentiel du travail quotidien se fait pour et à la maison, et c'est là que des valeurs de la classe moyenne américaine sont affirmées et développées (...). L'importance de la maison et de la vie domestique augmente en tant qu'unité économique au moment même où les tensions psychologiques et sociales y sont plus fortes. Ainsi il peut être raisonnable financièrement pour un individu d'investir dans sa maison et en même temps de divorcer. Les tensions entre « Travail » au sens large et « Famille », ou plus précisément vie domestique, seront probablement une préoccupation centrale de la société américaine dans les années quatre-vingt ».

Le travail

Le travail est une préoccupation plus importante, semble-t-il, pour les Européens que pour les Américains, 92 % des Français citant la famille et 84 % le travail comme primordiaux. Parmi les Européens les plus satisfaits sont les Allemands et les moins satisfaits les Français. La satisfaction à l'égard du travail avait, semble-t-il, décliné dans les années soixante, mais aujourd'hui elle se maintient à un niveau élevé : 51 % des hommes et 53 % des femmes se disent très satisfaits de leur travail et seulement 12 % se disent insatisfaits. A la question « si vous aviez suffisamment d'argent pour vous arrêter de travailler, continueriez-vous

à travailler ? » 75 % des hommes et 61 % des femmes répondent qu'ils continueraient à travailler. Les pourcentages de satisfaits varient pour les hommes de 65 % chez les cadres à 35 % chez les OS, et chez les femmes de 70 % à 36 %. Parmi les cadres et membres des professions libérales 80 % continueraient à travailler et 69 % des OS. Et tous ces chiffres n'ont pratiquement pas évolué de 1970 à 1980. Les satisfactions que l'on retire de son travail sont visiblement moins bien partagées que celles que l'on trouve en ménage et en famille. D'ailleurs les valeurs qui sont liées au travail sont nettement moins corrélées avec l'ensemble des valeurs liées entre-elles de la politique, la morale et la religion. « L'allergie au travail » qui paraissait menacer selon certains auteurs tous les travailleurs et en particulier les jeunes a fait long feu. Depuis toujours les jeunes ont témoigné moins de satisfaction au travail que leurs aînés. Les propos alarmistes des années soixante-dix venaient en partie de ce que les auteurs, mal informés, ont pris pour un changement d'attitude de la nouvelle génération ce qui n'était qu'une différence stable dans les âges.

La religion

A propos de la religion le contraste est fort entre les Etats-Unis et les pays Européens. Parmi ces derniers l'Irlande, très religieuse, s'oppose au Danemark, très irreligieux. Dans la plupart des pays européens la pratique religieuse a baissé de moitié depuis 1965, en Allemagne la chute a été de 65 % à 33 %, en France de 24 % à 12 %. Aux Etats-Unis, après la chute nette des années soixante, la courbe a remonté fortement et se trouve aujourd'hui à son plus haut niveau historique. Par ailleurs les différentes formes de libéralisme religieux sont en perte de vitesse, tandis que les mouvements religieux charismatiques ou traditionnalistes, marginaux en Europe, prennent outre l'Atlantique une ampleur considérable mobilisant des foules et des ressources financières considérables. 95 % des Américains déclarent qu'ils croient en Dieu (62 % des Français, 72 % des Allemands) et 84 % qu'ils croient au Ciel (27 % des Français, 31 % des Allemands). Les Etats-Unis sont en train de vivre un « *revival* » religieux comme ils n'en avaient pas connu depuis longtemps.

Ainsi, tandis qu'en Europe (sauf l'Irlande) on assiste à un mouvement de longue durée, qui pourrait être qualifié de déclin historique de la vie religieuse, en revanche aux Etats-Unis, après une crise passagère, la religion a reconquis l'allégeance de la majorité des Américains et l'enthousiasme d'une forte minorité. Ici tendance longue, là retour à la « normale » historique après une crise de conscience passagère.

L'individualisme en Occident

Le progrès de l'individualisme est constaté par tous les observateurs. Jean Stoetzel en fait la conclusion générale de son analyse comparée sur les valeurs dans dix pays européens. Aux Etats-Unis

Robert Bellah s'inquiète des conséquences d'un tel mouvement : « En l'absence de critère objectivable du vrai et du faux, du bien et du mal, le moi et ses sentiments devient notre seul guide moral. Quel est ce monde où le moi est toujours en marche sans avoir d'objectif moral ? Chaque individu a droit à « sa place au soleil » et se trouve totalement libre dans ces limites ». C'est là une autre manière de dire que se sentir bien dans sa peau est le principe moral fondamental, comme l'annonçait Reich. Depuis le XVI^e siècle, la Réforme et le Concile de Trente, l'Occident tout entier poursuit cette évolution vers une autonomie complète de l'individu. « Moi et mon Dieu » de la théologie calviniste et jésuite est remplacé par moi et moi seul, si Dieu s'efface. L'Europe était en retard sur l'Amérique, mais ce retard paraît aujourd'hui comblé. Avec toutefois cette différence, que nous avons soulignée, que Dieu demeure beaucoup présent outre-Atlantique. L'évolution récente n'est donc que la prolongation d'une tendance séculaire. Les signes en sont multiples, notamment le fait que de plus en plus de gens vivent seuls dans leur logement, ce qui ne veut pas dire qu'ils vivent isolés bien au contraire. A Paris « *intra-muros* » la moitié des logements sont habités par une seule personne.

Cette constatation paraît en contradiction avec l'importance accrue attribuée à la famille. Contradiction apparente, car selon J. Stoetzel le rapport entre l'individu et la famille est en train de s'inverser. Jusqu'à maintenant l'individu se sentait membre de sa famille, un chaînon dans la lignée, et sa personnalité lui paraissait être conditionnée naturellement par sa famille, au service de laquelle il était. Aujourd'hui, au contraire, c'est la famille qui est au service de l'individu, qui en attend la satisfaction de ses besoins affectifs. Chacun pense créer sa famille en fonction de sa personnalité et de ses besoins. Si la première tentative est peu satisfaisante, on l'interrompt pour en tenter une autre. Cette liberté acquise dans la construction du groupe domestique entraîne la diversité des formes nouvelles qu'il est en train de prendre et que Michel Forsé a bien soulignée. Entre la fusion communautaire totale, la famille mono-parentale et le concubinage sans cohabitation, la diversité des modèles augmente. Le célibat, qui tendait à disparaître dans les années soixante, fait sa réapparition dans les statistiques. Toutes ces modifications de comportement ont, semble-t-il, peu de répercussion sur les attitudes et les opinions, qui nous l'avons dit, restent remarquablement stables.

Ce contraste se retrouve dans les modèles du rôle féminin. Le modèle de la femme au foyer n'est plus le seul valorisé ; il est même dévalorisé par rapport à celui de la femme qui a un emploi. Le pourcentage augmente continuellement depuis vingt ans des gens qui pensent que la femme doit avoir un métier si elle le désire, même si elle a de jeunes enfants et si elle n'y est pas obligée par des raisons financières. Le travail est pour la femme un moyen de se sentir bien, de gagner son indépendance, d'affirmer un rôle social. En un mot d'être un individu libre et autonome. Les statistiques montrent d'ailleurs qu'une femme est mieux placée pour demander le divorce si elle exerce un métier. Pouvoir s'en aller est la première des libertés, dans la famille comme partout. Le partage des tâches ménagères a fait d'énormes progrès dans l'opinion. En revanche les comportements ont évolué beaucoup plus lentement,

très lentement même. Le féminisme a porté ses fruits dans les idées, mais guère dans les mœurs. L'image de la femme a été modifiée beaucoup plus que sa condition.

En France quelques évolutions majeures...

Dans son faisceau de courants socio-culturels la COFREMCA mesure les progrès continus depuis vingt ans de quelques tendances lourdes que l'on peut tenir pour des évolutions de fond de la mentalité française :

- Chercher à s'exprimer et à s'épanouir devient une motivation dominante qui a gagné la majorité des Français et a refoulé les anciennes valeurs fondamentales de sécurité et de standing. Il en résulte une plus grande instabilité des attitudes et des comportements. Depuis que cette attitude s'est répandue, elle a moins besoin de s'affirmer, elle s'exprime plus spontanément et affectivement.

- L'œil était le sens privilégié en Occident. Depuis vingt ans les autres sens ne sont plus réprimés, ils sont même de plus en plus cultivés. La musique, la gastronomie, les parfums répondent aux besoins de l'oreille, du goût et de l'odorat. Et, en les éduquant, les rendent de plus en plus exigeants.

- Pour préserver son indépendance le Français moyen se repliait sur lui-même et se protégeait de l'intrusion d'autrui. La convivialité a fait de grands progrès. Les relations sociales se sont assouplies, dé-ritualisées, et multipliées. Introduites par les jeunes, ces mœurs nouvelles se sont diffusées chez les moins jeunes, dans tous les milieux sociaux. Curieusement cette évolution est allée de pair avec une recherche de racines. Les jeunes ont développé une capacité de prendre rapidement racine dans un milieu social nouveau, qui déconcerte leurs aînés pour lesquels la transplantation était vécue comme un déracinement. Aujourd'hui c'est un enracinement : les racines sont devenues mobiles !

- Les Français avaient un grand besoin d'ordre en toutes choses. Le repas devait être à l'heure, la table ordonnée et les plats se succéder dans une séquence immuable. Le désordre s'est introduit dans ce rite comme dans le reste de la vie. Les Français ont appris à gérer la complexité et l'incertitude.

- Le besoin de se réaliser et de réaliser « *the need for achievement* » que la COFREMCA mesure depuis de longues années n'a pas connu une évolution aussi linéaire. Il est passé par une phase de faiblesse à la fin des années soixante-dix, mais il a repris vigueur depuis trois ou quatre ans. Les Français sont redevenus entreprenants, veulent faire des choses, les réussir et par là se donner le sentiment de se réaliser soi-même.

Ce renouveau prend une nuance plus orientée vers la satisfaction de soi que vers la construction de la société. Autrefois les cadres « se

défonçaient » pour leur entreprise, parce qu'ils s'en sentaient fiers. Aujourd'hui ils le font pour que l'entreprise ne cède pas de terrain dans la compétition, car si elle décrochait ils en seraient les premières victimes. En dehors du travail les Français manifestent encore plus d'entregent et d'initiative. Ils se sentent de plus en plus responsables d'activités culturelles et sociales et y consacrent plus de temps, d'énergie et d'imagination parce qu'ils en sont les premiers bénéficiaires. Et en cela ils se rapprochent de l'Amérique, où les citoyens ont toujours pensé que c'était à eux de gérer leurs propres affaires et non de les laisser au souci des autorités ou de l'Etat.

...et une volte-face idéologique ...

« *Small is beautiful* » a finalement porté ses fruits. Les Français se sont de plus en plus intéressés aux problèmes locaux et ont redécouvert les charmes du voisinage. Ils ont en même temps affaibli leurs allégeances aux grandes institutions nationales, dans lesquelles ils perdaient confiance pour régler leurs problèmes ou améliorer leur situation. Depuis quelques années ils paraissent reprendre confiance dans ces institutions. Certes ce sont toujours les maires et les petites entreprises qui paraissent le mieux servir les intérêts du public. Mais la cote de l'administration, du gouvernement, de l'Eglise, de la télévision et surtout des grandes entreprises remontent fortement. Seuls les syndicats et les partis politiques ne se relèvent pas dans l'esprit du public. Le « *Confidence gap* », analysé par Lipset et Schneider pour les Etats-Unis, paraît se restreindre en France. En est-il de même outre-Atlantique et dans les autres pays d'Europe ?

5. Voici une liste d'organismes, voulez-vous indiquer pour chacun d'entre eux si leur activité vous paraît servir les intérêts du public ?

Sert (%)	1977	1985
Les maires, les municipalités	59	72
Les petites entreprises	51	71
Les grandes entreprises	30	59
Le gouvernement	41	55
L'administration	36	51
La télévision	32	50
Le Parlement	33	47
L'Eglise catholique	23	33
Les grands syndicats	31	28
Les grands partis politiques	19	22

Source : COFREMCA, ronéo, 1987.

Le retournement de l'opinion publique est particulièrement net en France en ce qui concerne les grandes entreprises et la vie économique en général. Les Français, disait-on, n'aimaient pas leur industrie et jugeaient que le profit était immoral. Aujourd'hui ils sont convaincus que la réussite économique est une évidence majeure et que les chefs d'entreprise, surtout les petits, sont respectables et même admirables. Il ne semble pas que cette volte-face ait encore porté ses effets sur les attitudes à l'égard de l'argent. Elle est évidemment liée au discrédit qui frappe le marxisme et les valeurs de gauche. Aujourd'hui, pour la quasi totalité des Français, le mot marxisme entraîne une réaction négative. Jusqu'à une date récente les voix de gauche dominaient le débat idéologique et les valeurs traditionnelles ou conservatrices restaient en partie inexprimées par ceux-la même qui les nourrissaient et qui auraient dû s'en faire les porte-parole. Subitement les voix de gauche se sont tues, comme si elles avaient perdu confiance en elles-mêmes au moment où leur tendance accédait au pouvoir, et comme si elles n'avaient plus de message à diffuser. Simultanément les voix de droite se sont manifestées et ont exposé leurs convictions et leurs valeurs, qu'elles n'osaient pas présenter naguère. Ce va-et-vient idéologique est d'autant plus frappant que les résultats électoraux n'ont varié que de quelques deux ou trois pour-cent. La relative stabilité des opinions politiques contraste avec le renouvellement complet des positions dans le débat idéologique. Le pendule idéologique bat d'un mouvement beaucoup plus ample que le balancier politique.

Cette volte-face est sans doute liée à la transformation des attitudes à l'égard de la hiérarchie et de l'autorité, qui est certainement la modification la plus profonde des mœurs et de la mentalité française. Mai 68 a été une rébellion contre l'autorité et les autorités, contre toute hiérarchie. Aujourd'hui cette rébellion est apaisée parce que les mœurs ont changé. Les observateurs, surtout Américains, de la culture française dans les années cinquante nous ont donné de notre culture une image qui nous a plu et qui est aujourd'hui complètement anachronique. Les schémas proposés par Michel Crozier et en partie vulgarisés par Alain Peyrefitte conservent une certaine valeur explicative, mais ne rendent plus compte ni des convictions et des valeurs des Français. Reprenons quelques thèmes.

...ont transformé l'attitude à l'égard de l'autorité

« Nous » et « ils » n'est plus une structure de représentation de la société, ni une norme de comportement à l'égard de l'autorité. Sa version croziérienne « la peur du face à face » et « l'incapacité de coopérer » ont été remplacés par la multiplicité des associations. Lorsqu'il y a vingt présidents d'associations dans un bourg de cinq mille habitants ou même de mille, le rôle du maire n'est plus le même. Lorsque des militants organisent des réseaux pour « vivre autrement » dans une ville nouvelle de grande banlieue, l'autorité de l'administration

n'est plus napoléonienne. De même lorsque les dirigeants agricoles s'asseyent à la même table que le ministre dans une conférence annuelle pour discuter des problèmes de l'agriculture, etc. Dans tous ces cas l'autorité se fait moins distante et moins incompréhensible. Par conséquent le citoyen n'est plus réduit en face d'elle à l'alternative, soit de s'en protéger (pour vivre heureux, vivons caché) soit de se révolter de manière anarchique. Si les Français sont devenus des démocrates raisonnables, comme le dit René Rémond, il ne feront plus de révolution. Mai 68 aura été la dernière.

L'explication se trouve sans doute en partie dans le développement de l'école maternelle, qui a été l'innovation la plus importante et la moins remarquée du système d'enseignement français. Les enfants sont scolarisés plus jeunes et plus massivement en France qu'ailleurs et la pédagogie des maternelles est en contradiction complète avec celle du primaire et du secondaire. Traditionnellement face à un maître distant les élèves étaient enfermés dans l'alternative, soit du « fayotage » individualiste, soit de la « communauté délinquante » où tous sont fondus dans un unanimité de résistance passive ou de chahut, bien décrit par Jesse Pitts. Ce rapport pédagogique n'existe pas à l'école maternelle, petit à petit il disparaît de l'enseignement primaire et secondaire.

Dans l'usine de type traditionnel l'unanimité des ouvriers non qualifiés qui ne peuvent s'exprimer que dans une action, où chacun se sent fondu dans la masse en mouvement, était la version populaire du même rapport ritualisé entre masse dépourvue de stratégie et autorité imprévisible. Renaud Sainsanlieu a bien montré que ce type de rapports sociaux appartient au passé et que par contraste l'univers des cadres et des techniciens qui se répand et paraît caractéristique des classes moyennes se caractérise par les termes stratégie, conflit et négociation. Dans un autre contexte social le « pouvoir périphérique » de Pierre Grémion est fait de marchandages entre notables et fonctionnaires. Les hommes politiques français ne s'enferment plus dans l'alternative de « l'ornière ou l'aventure » qui selon Nathan Leites les réduisaient à l'impuissance. Ils ont appris à prendre des risques, à les calculer, à faire la balance des coûts et des bénéfices et à l'expliquer à leurs électeurs. Si bien qu'en fin de compte « la crise » (la révolution) n'est plus la seule issue de changement. La France s'est transformée de fond en comble par le jeu de ces mécanismes nouveaux.

Si le rapport à l'autorité est la matrice où se construit l'identité de chacun, les petits Français se définissaient contre cette autorité et par conséquent cherchaient à être, plus qu'à devenir. Par ailleurs les forts clivages sociaux leur montraient leurs différences et ils en tiraient un moyen d'identification. Aujourd'hui que l'autorité réclame la compétition à l'école comme dans la vie publique et que les différences sociales sont moins affirmées, l'identité se construit moins contre autrui qu'en compétition avec autrui en fonction d'un devenir et d'une stratégie. Et toute la vie adulte devient une stratégie, qui commande un devenir aussi bien dans la vie professionnelle que dans la résidence ou dans les activités de loisir, bricolage ou participation aux associations.

Jean Daniel Reynaud donne une analyse complémentaire de cet ensemble de phénomènes en insistant sur les effets de l'enrichissement

général, qui a entraîné un desserrement général des contraintes qui bridait toute liberté d'action dans les classes moyennes, ouvrières et paysannes. La crainte du lendemain, la dépendance à l'égard de l'autorité, l'économie parcimonieuse de toutes choses interdisait toute prise de risque, toute indépendance de mouvement : sortir de l'ornière était vraiment se lancer dans l'aventure. L'appauvrissement de l'entre-deux-guerres avait aggravé ces rigidités et les avait étendues à la bourgeoisie rentière ruinée.

Aujourd'hui au contraire la sécurité alimentaire et la sécurité de la santé, assurées à tous, donne à tous la possibilité de dire non aussi bien au petit chef dans l'atelier ou l'administration, qu'au notable qui veut vous imposer votre vote, qu'au prêtre qui vous dit le vrai, le bien et le mal, et qu'à l'ancien qui invoque son âge et son expérience pour se faire obéir, etc. Il faut souligner que dans quelques régions jamais l'autorité du prêtre n'était prise pour ce qu'elle se disait être : on s'y soumettait parce qu'on ne pouvait faire autrement, mais sans reconnaître pour autant sa prétention à la légitimité divine. De même pour le roi, le notable, le gendarme, le juge, l'officier, etc. La nouveauté n'est donc pas la contestation de l'autorité, mais le fait qu'elle puisse s'exprimer sans risque extrême. L'autorité nue a perdu son tranchant. Elle doit obtenir le consentement pour s'exercer, et le consentement se marchande. Par conséquent, selon le mot de Jean Daniel Reynaud, le pouvoir s'est répandu dans toutes les sphères de la société ; il y a partout un trop plein de pouvoir, ce qu'il appelle joliment la pleïstocratie.

Dans la famille les grands-parents n'incarnent plus l'autorité, le patriarche ne peut plus être autoritaire, il doit séduire, conquérir l'affection de ses enfants et de ses petits enfants qui peuvent toujours la leur consentir ou les en priver. Le pouvoir de dire non, par sa valeur symbolique, a mis à bas le rituel de l'autorité à la française. Une pratique de la négociation s'est mise en place, qui n'est pas encore ritualisée, mais qui est en passe de devenir essentielle au fonctionnement de la société et qui estompe peu à peu le refus du face à face. Ce qui ne veut évidemment pas dire que l'autorité ait pour autant disparue dans la société française ; c'est son mode d'exercice qui a radicalement changé. Cette réduction de la distance entre rôles d'autorité et rôles de subordination et cette nouvelle attitude généralisée est une caractéristique des classes moyennes, notamment des cadres et des techniciens qui vivent dans un univers de conflit et de stratégie.

Il ne faut pas croire pour autant que cet « assouplissement » des rapports sociaux entraîne une liberté plus grande pour les individus. La distance créée par un rapport d'autorité lointain préservait la liberté des subordonnés qui, en dehors de l'exécution des ordres expressément exprimés, pouvaient s'organiser entre eux et se donner une marge de liberté, selon le principe essentiel du « pour vivre heureux, vivons cachés ». Une société souple, où le marchandage est permanent, doit nécessairement être plus transparente qu'une société hiérarchisée et ritualisée. La transparence empêche de se cacher et par conséquent soumet au contrôle des collègues, supérieurs et inférieurs. Ce qui explique qu'en 1968 technocrates et jeunes révolutionnaires aient rêvé

d'une société transparente pour des raisons opposées et également illusoires, oubliant que la transparence totale est celle de la prison idéale, le panopticum de Bentham.

Que conclure de cette revue rapide des résultats fournis par vingt années d'analyse des courants d'opinions et des évolutions dans les attitudes, les convictions et les valeurs des Européens et des Américains, confrontés aux changements des mœurs ? Les experts d'Oxford Analytica voient un mouvement d'eupéanisation se développer en Amérique. Stoetzel d'un côté, Harding, Phillips et Fogarty du leur, utilisant les mêmes données comparatives, insistent sur les traits communs et les évolutions parallèles des pays Européens. L'américanisation de l'Europe est un sujet de discussion. Tous les observateurs semblent d'accord pour dire que les tendances communes, très visibles, s'agent sur des diversités sociales, ethniques et nationales qui loin de s'estomper, s'affirment. L'importance des Américains d'origine hispanique est un des faits majeurs puisqu'ils sont les premiers à refuser que l'anglais soit la seule langue. A l'image des Canadiens français au Canada, ils veulent conserver leur culture et l'imposer en tant que telle, sans la laisser s'altérer par la culture américaine dominante. Une diversité nouvelle se fait jour dans tous les pays, dont on discerne encore mal les plans de clivage et les contours.

L'âge est dans tous les pays un facteur de différenciation très fort, de même que la possession de son logement et plus encore d'autres éléments du patrimoine ? Ces deux facteurs sont fortement corrélés avec l'ensemble des valeurs morales, religieuses et politiques, qui peuvent s'ordonner pour l'essentiel sur un éventail allant du « traditionalisme » à droite vers le « modernisme » à gauche, le premier mettant l'accent sur la liberté et le second sur l'égalité dans le jeu de nos deux grands axes de valeurs démocratiques. Ces facteurs de différenciation par les valeurs paraissent partout plus discriminants que la hiérarchie sociale ou le niveau d'instruction. En revanche, dans le domaine du travail la hiérarchie des emplois est très discriminante.

Au bout du compte trois tendances lourdes semblent communes à tous les pays occidentaux. L'individualisme progresse et renforce une exigence d'expression personnelle et de réalisation de soi, d'épanouissement, qui va naturellement de pair avec une plus grande tolérance à l'égard d'autrui et un intérêt plus net pour les rapports sociaux, amicaux et de voisinage. La famille se transforme dans tous les pays de la même façon, mais plus ou moins profondément, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours aussi valorisée, sinon plus, par ses membres. L'autorité perd sa valeur propre, sa légitimité *per se*. Les clivages sociaux se multiplient, créent une plus grande variété de groupes et qui ne s'organisent plus en pyramide. Contrairement à une opinion qui se répand, l'anomie n'est pas à craindre parce que les régulations sociales discrètes demeurent qui maintiennent les parties dans le tout. Par le fait même que les parties se sont multipliées, elles sont plus dépendantes les unes des autres. Derrière la variété des mœurs et des valeurs l'Occident s'affirme dans un consensus moral fondamental.

Références bibliographiques

- INGLEHART Ronald, *The Silent Revolution, Changing Values and Political Styles among Western Publics*, Princeton, Princeton University Press, 1977.
- REICH Charles, *The Greeming of America*, New York, Random House, 1970.
- ROSAK Théodore, *The Making of a Counter Culture*, New York, Doubleday, 1969.
- SCHUMACHER Ernst F., *Small is beautiful*, Paris, Seuil, 1978.
- BELLAH Robert et al., *Habits of the Heart, Individualism and Commitment in American Life*, Berkeley, University of California Press, 1985.
- OXFORD ANALYTICA, *America in Perspective, Major Trends in the United States through the 1990's*, Boston, Houghton Mufflin, 1986.
- VULPIAN Alain de, « L'évolution des mentalités : conformismes et modernité » in REYNAUD J.D., GRAFMEYER Y., *Français, qui êtes-vous ?*, Paris, Documentation Française, 1981.
- CROZIER Michel, *Le phénomène bureaucratique*, Paris, Seuil, 1963.
- PITTS Jesse, « Les Français et l'autorité » in REYNAUD J.D., GRAFMEYER Y., *Français, qui êtes-vous ?*, Paris, Documentation Française, 1981.
- SAINSAULIEU Renaud, *L'identité au travail*, Paris, PFNSP, 1977.
- LEITES Nathan, *La règle du jeu à Paris*, Paris, Mouton, 1966.
- HARDING, PHILLIPS, FOGARTY, *Contrasting Values in Western Europe*, London, Macmillan, 1986.
- LIPSET, SCHNEIDER, *The confidence Gap : Business, Labor, and Government in the Public Mind*, New York, Free Press, 1983.
- YANKOLOVITCH Daniel, *New Rules, Searching for Self-fulfillment in a World Turned Upside Down*, New York, Random House, 1981.
- FORSÉ Michel, « Les Français redécouvrent les vertus du micro-social », *Observations et diagnostics économiques*, Revue de l'OFCE, n° 1, juin 1982.
- FORSÉ Michel, « Le recul du mariage », « *Observations et diagnostics économiques*, Revue de l'OFCE, n° 16, juillet 1986 ; voir aussi KELLERHALS et al., *Mariages au quotidien*, Lausanne, Favre, 1985.
- STOCLET Denis, « Travail des femmes et structures sociales », *Observations et diagnostics économiques*, Revue de l'OFCE, n° 10, janvier 1985.
- MENDRAS Henri, « Dorénavant le social entraîne-t-il l'économique ? », *Observations et diagnostics économiques*, Revue de l'OFCE, n° 17, novembre 1986.